



Notre-Seigneur Jésus-Christ.



Pensée Dominante

Invoyer et imiter Saint Joseph

dans nos adorations et dans nos communions.



Saint Joseph est le puissant protecteur des âmes adoratrices en même temps qu'il est leur parfait modèle; car c'est un fait que nous obtenons plus sûrement par l'entremise des saints les grâces des vertus qu'ils ont spécialement pratiquées pendant leur vie.

La vie de recueillement de saint Joseph à Nazareth dans la compagnie de Jésus et de Marie fut une vie d'adoration.

Dès sa venue en ce monde, Jésus, renfermé dans le sein de Marie comme dans un ciboire vivant, voulut avoir deux adorateurs, Marie et Joseph. Dès que l'Ange eut éclairci le doute qui tourmentait ce bon saint au sujet des merveilles opérées en sa céleste épouse, saint Joseph ne cessa d'adorer Jésus dans son sein.

Quand le Verbe fait chair se fut manifesté à Bethléem, saint Joseph et Marie l'adoraient perpétuellement: il était alors exposé à leurs yeux. Il fallait que l'humanité fût tout entière représentée aux pieds de Jésus-Christ dans ces deux saints: certes, Adam et Eve étaient bien remplacés!

A Nazareth, saint Joseph travaillait le jour, il fallait qu'il sortît quelquefois au dehors pour les besoins de son travail ; mais quand le soir le ramenait à la maison, il passait la nuit tout entière dans l'adoration, oubliant la fatigue dans le bonheur de contempler les trésors de la divinité cachés en Jésus.

Sa foi perceait les vêtements grossiers de Jésus ; éclairée par la lumière divine, elle voyait d'avance tous les états par lesquels passerait Jésus : saint Joseph les adorait tous et s'unissait à la grâce de tous ces mystères. Il a adoré Notre-Seigneur dans sa vie cachée ; il l'a adoré d'avance dans sa vie publique, dans sa Passion et dans sa mort, il l'a adoré dans le Tabernacle, il a adoré l'Eucharistie. Notre-Seigneur pouvait-il cacher quelque chose à saint Joseph ? Il a reçu la grâce de tous ces états de Notre-Seigneur, il a donc reçu la grâce d'adoration du Saint Sacrement.

“Joseph adorait Jésus, dit le P. Faber, comme jamais saint ne l'avait fait avant lui. Des profondeurs de son âme sortait comme un océan d'amour du Père Céleste et qui cependant osait avoir cette ressemblance. Il n'y avait pas d'ange qui pût aimer Jésus comme Joseph l'aimait ; il n'y avait pas d'amour, sauf celui de Marie, qui pût mieux ressembler à un amour éternel, à cause de sa ressemblance avec l'amour du Père Éternel.”

La vie de saint Joseph a donc été une adoration perpétuelle de Jésus, mais une adoration parfaite. Unissons-nous à ce saint adoreur, invoquons son assistance afin qu'il nous apprenne à adorer Notre-Seigneur comme il l'adorait lui-même et que, comme dit le Vén. P. Eymard, “nous soyions le Joseph de l'Eucharistie comme il a été le Joseph de Nazareth.”

Invoquons aussi saint Joseph quand nous nous approchons de la sainte Communion : il est à un titre spécial le protecteur des convives du Banquet divin. Nous possédons en effet dans nos tabernacles, nous offrons sur nos autels, nous recevons à la Table sainte le Corps né de la Vierge Marie, mais sur lequel Joseph avait des droits. “Si une colombe, disait saint François de Sales, portait dans son bec une datte et qu'elle la laissât tomber dans un jar-

din où elle prit racine, à qui appartiendrait l'arbre qui en pourrait venir, sinon au maître du jardin? Car le propriétaire du fond est naturellement aussi le propriétaire des fruits qu'il porte. Or, le Saint-Esprit, la douce colombe du Jourdain, a laissé tomber ce fruit immortel du Verbe incréé dans le jardin qui est le sein très pur de



Marie. Mais comme la sainte Vierge appartient à saint Joseph, comme l'épouse à son époux, il s'ensuit que le fruit béni de ses entrailles appartient aussi à ce saint époux.

De plus, saint Joseph a été le gardien du Fils de Dieu, il a conservé ce dépôt avec soin, il l'a soustrait à une mort

imminente, au péril même de ses jours. Or, si la persécution avait moissonné cet épi naissant, nous n'aurions pas aujourd'hui le pain sacré qui donne la vie éternelle.

C'est en Egypte que l'ancien Joseph amassa dans des greniers pendant les sept années d'abondance le blé qui devait nourrir les sujets de Pharaon et la maison de Jacob, pendant les sept années de stérilité. C'est en Egypte, d'abord, c'est à Nazareth ensuite que le nouveau Joseph cache longtemps Celui qui, la veille de sa mort, ouvrit ses tabernacles et dit aux Juifs et aux Gentils: "Prenez et mangez, ceci est mon Corps; prenez et buvez, ceci est mon Sang; ma Chair est vraiment une nourriture et mon Sang un breuvage."

Ainsi donc, saint Joseph, mieux que le vice-roi du Nil, peut être appelé le *Sauveur du monde*; et dans ces temps de stérilité, après vingt siècles, nous vivons encore du froment amassé par lui, et mis en réserve dans ces greniers d'abondance que nous appelons les saints tabernacles.

Enfin, si saint Joseph fut étranger à la formation du Corps sacré de Jésus, il ne le fut pas à sa croissance et à son développement; il était son père nourricier et il gagnait par un travail assidu la vie à Celui par qui tout vit et respire. C'était donc du fruit de ses sueurs, et bien souvent de ses larmes, que se nourrissait l'Enfant de Bethléem.

C'est le pain gagné par lui qui fit, qui augmenta et accrut du moins le Sang versé au Calvaire et que nous recevons à l'autel. C'est ce pain devenu la chair du Fils de l'Homme qui nous fait vivre: la sainte Hostie nous arrive, pour ainsi dire, toute détrempée des sueurs de saint Joseph, et le calice nous apporte, avec le Sang divin, les larmes du charpentier de Nazareth.

Prions donc saint Joseph au moment de nos communions: demandons-lui, pour recevoir Jésus, la foi, l'amour, l'ardeur avec lesquelles il portait dans ses bras le divin Enfant, et quand nous l'aurons reçu demandons au saint Patriarche de travailler et de nous dévouer à la gloire de Jésus, comme il le fit lui-même pendant toute sa vie.





UNE COMMUNION EN OCEANIE

Pendant la nuit du 24 mars 1888, un ouragan s'était déchainé sur l'île de Samoa en Océanie. Vers les onze heures de la nuit, à la lueur des éclairs qui déchiraient le ciel au-dessus de la forêt, le vent commença à tourbillonner d'une manière terrible, emportant les branches des arbres et les pauvres moissons arrachées du sol dans une danse effrénée.

Le P. Delahaye, missionnaire mariste, venait de se jeter sur son lit, brisé par une journée de chaleur tropicale passée tout entière à confesser les pauvres sauvages. Le lendemain, jour de Pâques, il aurait le bonheur de voir tous ses enfants autour de la table des Anges; demain, il goûterait la plus grande des consolations, qui est d'assister à la victoire de son propre apostolat.

Alourdi par la fatigue, il n'avait pas entendu le grondement des premiers coups de tonnerre; son esprit, absorbé en Jésus, rêvait de la table des Anges.

Cependant, l'ouragan sifflait avec des lamentations terribles au travers des arbres secoués, pendant que les faibles cabanes, flagellées par les rafales, oscillaient comme la carène d'un vaisseau pendant la tempête.

Le P. Delahaye, s'étant réveillé, saisit son crucifix et se dirigea vers la porte pour sortir ; mais la porte était comme clouée par le vent et il ne put la remuer d'un doigt. Le missionnaire s'ouvrit alors une brèche à travers la glaise et les roseaux formant les parois, et se précipita par l'ouverture. A l'instant même, le vent, envahissant l'intérieur de la hutte, en soulevait le toit d'un seul effort et le jetait sur les ruines d'autres cases détruites.

Dans les rues étroites transformées en torrents, il était impossible de se tenir debout ; l'intrépide missionnaire réussit finalement à se traîner jusqu'à l'église. L'église, plus solide que les huttes, résistait encore ; mais les murs tremblaient avec des craquements sinistres, et le vent tournoyait en une ronde furieuse autour de l'édifice, l'inondant d'une avalanche d'eau et de boue.

Une faible voix, presque un soupir, frappa l'oreille du missionnaire. En même temps un éclair brilla et lui montra, agenouillé près de l'autel, le petit Simi, un de ses néophytes, un ange de douze ans à peine, à la chevelure noire comme l'ébène, à l'expression de candeur naïve.

— Simi, cria le missionnaire en l'attirant contre sa poitrine, mon pauvre enfant !

Une rafale de vent renversa tout à coup le portique et pénétra dans l'église, réunissant dans un étroit embrassement le vieux missionnaire et le petit enfant. Celui-ci avait passé toute la nuit auprès de Jésus, qu'il devait recevoir le lendemain dans son cœur pour la première fois.

Le vent faisait rage dans la pauvre chapelle et menaçait de la renverser d'un moment à l'autre. Le missionnaire monta à l'autel et ouvrit le tabernacle. A la lueur de la petite lampe, le ciboire brilla... Là aussi, Jésus attendait le lendemain pour descendre dans le cœur de ses fils.

Le P. Delahaye saisit le vase sacré, le serra contre sa poitrine émue, et se disposait à s'éloigner en toute hâte.

— Père ! père ! s'écria une voix enfantine, vois comme la tempête rugit au dehors : oh ! donne-moi Jésus !

Et le petit Simi, à genoux sur le dernier degré, pendant que l'eau envahissante fouettait ses pieds glacés, tenait ses

bras croisés sur son cœur et ses lèvres ouvertes dans une attente pleine de foi et de désir.

Un coup de vent plus terrible frappa à ce moment les murs déjà ébranlés. Le missionnaire, n'hésitant plus, prit une petite hostie, prononça les paroles saintes et déposa le corps du Seigneur sur les lèvres du petit innocent. C'était sa première Communion! . . .

Un second tourbillon éclata à l'improviste avec le bruit d'une décharge de canon. A travers le toit ravagé, le missionnaire vit courir au-dessus de lui les nuages sillonnés par les éclairs; puis soudain un coup de foudre le renversa mort sur le sol.

La chapelle s'écroulait; les flots l'inondaient à torrents. Au loin, les plaintes et les gémissements se confondaient avec le bruit des vagues donnant l'assaut aux rochers.

Le matin, le village n'était plus qu'une ruine. A peine le soleil, traversant les derniers nuages, jetait-il un peu de clarté sur cette hécatombe. . . . Les pauvres Indiens, affolés par cette nuit de terreur, coururent à leur petite chapelle.

Les longues cannes de bambou jonchaient le sol. Au-dessous d'elles, la tête penchée sur sa poitrine, et comme ravi dans un songe extatique, gisait le missionnaire. A ses pieds un enfant, encore agenouillé, serrait contre son cœur un brillant ciboire.

Simi, le petit Simi, survivant à cette ruine, adorait Jésus qui avait daigné le choisir pour son gardien. Les Indiens s'agenouillèrent tremblants à leur tour.

Le petit Simi se leva en silence. C'était le jour de Pâques, et le prêtre manquait. . . c'était donc lui qui devait en remplir les fonctions. Pendant que sur les nuées mises en fuite se dessinait en vives couleurs l'arc-en-ciel des tropiques, l'innocent enfant prit les blanches hosties et les déposa toutes sur les lèvres des chrétiens encore stupéfaits du malheur qui venait de les frapper.

Et quand, après une fervente action de grâces, tous se levèrent du milieu des ruines, ils virent que personne d'entre eux ne manquait à l'appel. Jésus avait accepté la vie du Père pour celle de ses fils. Jésus avait réservé à tous l'épreuve, mais à tous il avait accordé la force et la joie de se nourrir de Lui.



Le Pain de Chaque Jour.



On vous engage, de toutes parts, à communier *tous les jours*. Et vous avez peine à croire, peut-être, que cela vous concerne *personnellement*. Mais avez-vous bien réfléchi :

- 1.—POURQUOI on vous y engage?
- 2.—COMMENT cela est possible, facile même, *pour vous*?

I.—POURQUOI TOUS LES JOURS?

1.—C'EST LE DESIR DE JÉSUS-CHRIST :

a) Jésus-Christ a donné à ce sacrement l'aspect du PAIN, qui est la *nourriture usuelle et quotidienne* par excellence. TOUS LES JOURS VOUS MANGEZ, et la nourriture d'hier ne suffit pas aujourd'hui. Le *pain eucharistique* est une nourriture aussi *substantielle*, aussi *indispensable*, aussi *quotidienne* pour l'âme, que le pain matériel pour le corps. Pourquoi donc ne pas laisser votre âme le manger *tous les jours*?

b) Jésus-Christ nous apprend à demander au PÈRE NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR. Croyez-vous qu'il parle seulement du pain matériel? Lui qui est venu, dit-il, *pour que nous ayons la vie de l'âme*, et que nous l'ayons tou-

jours plus abondante, ne veut-il point parler aussi et surtout du pain de l'âme? Pour que nous n'en doutions pas, saint Mathieu ajoute: "*Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel (c'est-à-dire surnaturel) de chaque jour.*" — Si donc nous demandons ce pain, pourquoi refuser d'aller le chercher là où il est?

c) *Tous les jours*, Jésus-Christ reste avec nous dans l'Eucharistie et il nous en avertit: "*Voici que je suis avec vous TOUS LES JOURS, jusqu'à la fin des siècles.*" N'est-ce pas pour nous inviter à aller à lui *tous les jours*? — *Tous les jours*, il est outragé et accablé de tristesse dans ce sacrement, par les péchés des méchants; ne voulez-vous pas le consoler *tous les jours*? *La communion quotidienne* est le meilleur moyen d'aimer Dieu pour lui-même et de lui prouver que vous voulez être à lui comme il a voulu être à vous, "*tous les jours jusqu'à la fin.*"

2.—C'EST LE DESIR DE L'ÉGLISE ET DU PAPE.

a) DANS LA PRIMITIVE ÉGLISE, les fidèles se réunissaient pour "*la fraction du pain*", c'est-à-dire la consécration et la distribution de l'Eucharistie. *Tous les assistants* y participaient. Le relâchement et la tiédeur ont seuls introduit la rareté des communions.

b) LES ANCIENS PERES ET LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE nous recommandent aussi de manger ce pain *tous les jours*. Écoutons-en seulement deux ou trois: "Ce pain est quotidien, dit saint Ambroise, *pourquoi ne le recevoir que tous les ans*? Recevez-le *tous les jours*, afin qu'il serve aux besoins journaliers de votre vie." — Et saint Augustin dit même: "*Vous péchez tous les jours? Communiez tous les jours.*" Car c'est le meilleur moyen de vous corriger, comme nous le dirons bientôt.

c) N.-S.-P. LE PAPE PIE X a insisté vivement sur ce point et travaille à restaurer partout l'usage de la *communion quotidienne*. En deux ans, de 1905 à 1907, il n'y a pas eu moins de *sept documents pontificaux* importants, pour presser le *peuple chrétien tout entier* de communier fréquemment et *tous les jours*, si possible.

“Ces documents rappellent que la communion est *une force, un remède* (et parfois un remède *urgent*), une *nourriture nécessaire* pour entretenir et accroître la vie de l'âme. Le Pape défend formellement aux confesseurs



“ Venez tous à Moi, et Je vous referai. ”

Jésus à la table sainte, accueille et transforme en ivresse et joies divines, *tous les âges*, toutes les conditions *tous les sentiments*, toutes les nécessités, toutes les misères : *il perfectionne le juste et rétablit le pécheur.*

et directeurs d'écarter les fidèles de la communion fréquente et *quotidienne*, dès lors que ceux-ci, *au moment où ils communient*, sont en état de grâce et ont une intention droite. Il a soin de spécifier, que *ce régime de la COMMUNION QUOTIDIENNE n'est pas une exception*, destinée à quelques bonnes âmes ; mais que c'est le genre de vie auquel sont appelés *tous les chrétiens*, et même les enfants."

3.—C'EST VOTRE PROPRE BONHEUR.

a) Mettez la main sur votre cœur : en vérité, il n'y a qu'un malheur absolu, en ce monde et dans l'autre, un seul mal véritable, le seul dont on ait honte, le seul qu'on n'ait jamais souhaité de partager, pour l'adoucir, avec ceux qu'on aime : c'est LE PÉCHÉ. — Si vous parveniez à en débarrasser votre vie, quelle différence ! Quel calme, quel bonheur, malgré ce qui pourrait vous arriver. — Le meilleur moyen de vivre sans péché, c'est de communier TOUS LES JOURS, comme vous le verrez bientôt. *Tous les jours* aussi et à toute heure, vous êtes sûr de pouvoir sans crainte paraître devant Dieu, s'il vous appelle !

b) Au contraire, si vous ne communiez pas souvent, très souvent, vous ne persévérerez pas dans l'état de grâce et dans la paix du cœur. *Votre propre expérience* vous l'a montré. Notre-Seigneur, d'ailleurs, nous en a tous avertis : "Je suis le pain qui donne la vie... Si vous ne le mangez pas, vous n'aurez pas la vie en vous."



L'ADORATION NOCTURNE

Il nous a été donné d'assister, jeudi dernier, au commencement de la nuit de garde passée par le groupe des jeunes gens d'élite de Saint-Roch devant le Saint Sacrement. Jamais spectacle ne nous a procuré émotion plus douce et plus saine.

A cette heure tardive les bruits de la rue avaient presque cessé; à peine, de temps à autre, un roulement sourd annonçait-il le passage d'un tramway; le froid avait dispersé les flâneurs habituels de la rue St-Joseph, et au milieu de l'église faiblement éclairée, une centaine de jeunes hommes se tenaient à genoux. A notre arrivée un jeune prêtre leur parlait, simplement, comme à des camarades. Il disait la grandeur de l'acte qu'ils renouvellent ainsi au commencement de chaque mois, il recommandait à leurs prières des malades, des malheureux, des intentions, des projets, puis il plaça l'ostensoir sur l'autel et la première heure d'adoration commença.

Pas d'apparat; ni fleurs, ni illumination, ni musique. Là-haut les ombres des arcades dessinaient des ogives fantastiques au-dessus du petit groupe de veilleurs, immobiles et courbés dans une adoration muette. De temps à autre un chant s'élevait, puissamment lancé par ces robustes poitrines, mais comme assourdi par la solennité de l'heure. A un moment, un des jeunes s'avança jusqu'à la balustrade où, un cierge à la main, il lut, d'une fraîche voix d'adolescent, une touchante amende honorable au Dieu de l'ostensoir: Jésus nous t'aimons; Jésus nous voulons te consoler; Jésus, pardon pour ceux qui t'offensent...

Et pendant que la voix du lecteur s'élevait dans le silence de l'église arriva lointaine et affaiblie par l'épaisseur des murs, une sonnerie de carnaval.

C'est vrai, nous sommes en carnaval! Les théâtres sont encombrés; d'autres jeunes gens sont actuellement mêlés, par toute la ville à de fiévreuses parties de plaisirs: on danse dans maintes maisons; il se tient dans les couloirs, dans les embrasures, des conversations brûlantes; des

passions s'éveillent, d'autres se satisfont ; les cabarets sont remplis de groupes bruyants qui, tout à l'heure, les quitteront pour aller ailleurs céder aux désirs allumés par l'alcool : partout c'est le plaisir, souvent coupable, c'est le carnaval sur les pas duquel la jeunesse se précipite... il faut que jeunesse se passe !

La sonnerie de tantôt s'affaiblit puis s'éteint.

La jeunesse de l'église achève de psalmodier l'office au Saint Sacrement ; la première heure est terminée. Comme elle a passé vite !

La première garde reste agenouillée. Les autres défilent silencieux pour gagner leur dortoir ou le confessionnal, car il y aura communion demain à cinq heures ; on dort saintement là-haut ; on prie pieusement en **bas**.

Le carnaval roule toujours de par la ville, jeunes gens et jeunes filles s'y abandonnent avec frénésie ; là-bas, sur la hauteur, ici et là dans les bouges, Satan fait sa cueillette d'âmes ; il enivre, il souille, il brûle le sang des veines, il se glisse dans un sourire, dans un regard...

A l'église on prie sans cesse : pitié Jésus, pardon pour les pécheurs !

Chacun leur tour les jeunes gens ont quitté leur couche pour faire leur sublime faction. Le lourd sommeil de la jeunesse appesantit leurs paupières ; ils frissonnent dans l'église vaste où le froid du dehors se glisse. N'importe, c'est la consigne : debout et au poste.

Chacun leur tour, les jeunes gens viennent répéter : pitié Jésus, pardon pour les pécheurs !

Et le matin, après la messe et la communion tous retournent à leur travail l'âme imprégnée d'un bonheur qui ne se peut décrire, l'esprit occupé de pensées qui feront trouver légère la besogne quotidienne. C'est la première récompense de leur sacrifice. L'adoration nocturne se résout en bénédictions, non seulement pour les courageux chrétiens, qui en ont fait les frais, mais encore pour la ville et le pays tout entier.

Puisse la pieuse coutume se répandre, et l'exemple de ces jeunes et fiers chrétiens leur susciter de nombreux imitateurs.

(De "L'Action Sociale".)

NOTRE GRAVURE



ÉSUS venait d'être flagellé. Les soldats dans leur cruauté inassouvie résolvent de le traiter en roi de théâtre. Roulant quelques branches d'un bois flexible, armé de longues épines, ils en tressent une couronne, qu'ils lui placent sur la tête et qu'ils enfoncent à coups de roseau : c'est son diadème.

En acceptant cette couronne faite de nos ronces, Jésus a voulu transformer les épines qui déchirent la tête de l'homme : péchés de l'orgueil, peines de l'esprit, souffrances cérébrales, en briser l'aiguillon, les féconder. Les péchés de l'orgueil qui ont leur racine dans la tête : estime de soi, mépris des autres, complaisances en ses pensées, obstination du jugement, adoration de ses œuvres. Toutes ces épines, Jésus les recueille dans sa couronne et elles lui percent le front. Mais à peine ont-elles touché sa tête adorable, que leurs pointes se brisent ; bien plus, elles se transforment en fleurs d'humilité, si on sait les tenir baignées dans son sang. Ces autres épines de notre tête, qui sont les peines de l'esprit, les maladies si nombreuses qui ont leur siège dans le cerveau, Jésus, en leur livrant son front et en les inondant de son sang, les couvre d'une admirable floraison de résignation, de paix, d'abandon filial.

Pour retirer ces fruits, ô Jésus, que faire ? Je trouve dans l'hostie de chacune de mes communions, les mérites acquis par les souffrances de votre couronnement, puisque j'y reçois en vérité, et le visage qui fut souffleté, et le chef couronné d'épines, et le sang qui coula sous leurs blessures. C'est donc là où j'irai pour trouver le remède qui guérira mon orgueil, calmera mes peines d'esprit et apaisera, ou rendra au moins supportables mes souffrances.

SUJET D'ADORATION



Les Quatre Communions du Cénacle

Adorons Notre Seigneur, mettant le comble à son amour par l'institution de la Sainte Eucharistie.

Jésus avait aimé les hommes de toute éternité, comme *Dieu*, et dès le premier moment de sa conception, comme *Homme*. Il les avait aimés tous, et sans en excepter un seul : Il les avait aimés sans aucun mérite de leur part ; sa vie toute entière, à vrai dire, n'avait été qu'un long exercice d'amour ; mais arrivé au terme de sa course, cet amour déjà si grand devint plus fort et plus ardent que jamais, et, pour me servir de l'expression de saint Augustin, Jésus, au moment suprême, nous aima jusqu'à la fin de l'amour "*In finem*". Sa charité fit alors son dernier effort, ne pouvant passer outre, ni monter plus haut.

La veille de sa Passion, Jésus est combattu, s'il est permis de parler de la sorte, de deux sentiments contraires, tous deux plus forts que la mort.—Il ne pouvait rester plus longtemps éloigné de son Père ; Il ne pouvait, d'autre part, se résigner à quitter les hommes. Par l'institution de l'Eucharistie, Notre Seigneur aplanit toute difficulté, et lève tout obstacle. Il trouve le moyen ineffable de monter à son Père, et de demeurer sur la terre au milieu de ses enfants !

Entendez ce Divin Sauveur, accomplissant à la Cène son prodige d'amour, disant à ses disciples : "*Prenez et mangez. Prenez et buvez. Ceci est mon Testament.*" C'est comme s'il disait : "Il faut que ma chair soit aussi véritablement mangée qu'immolée ; que mon sang soit aussi véritablement bu que répandu sur le Calvaire. Prenez mon Testament. C'est la conclusion de ma vie ; C'est la disposition finale de ma dernière volonté..."

Ah ! s'il faut mesurer l'amour à l'excellence du Don, voyez combien grande doit être notre reconnaissance !

Notre Seigneur s'est donc donné à la Cène ; or, en cette première communion, nous avons des exemples de toutes les communions.

O Jésus, je crois à votre parole : je crois à votre présence réelle, quoique voilée sous les saintes espèces, et je vous y adore par le complet anéantissement de toutes les puissances de mon être.

I. LA COMMUNION DE JESUS.

Notre Seigneur devait recevoir sa part du pain et du vin consacrés, qu'il venait de donner à ses Apôtres. C'est en effet la doctrine de l'Eglise, que le Divin Maître, en sa qualité de premier-né de la nouvelle humanité, a participé d'abord aux biens dont Il l'enrichissait, pour affirmer son union aux membres dont il était le Chef.

C'est ainsi que Jésus-Christ, non content de nous assurer de sa présence dans l'Eucharistie, nous apprend qu'il a communiqué avec ses Apôtres.

Saint Jean Chrysostôme n'hésite pas à affirmer que le Sauveur mangea son Corps et but son Sang, pour s'accommoder à la faiblesse des Apôtres, pour leur ôter tout dégoût naturel, et prévenir le scandale qu'ils auraient pu prendre, comme d'autres, d'un enseignement si nouveau.

Saint Jérôme dit qu'au Cénacle, Jésus était à la fois le Convive et le Festin, la nourriture et celui qui la prend : d'où il suit, que Notre Seigneur n'a pas d'autre pain que *Lui-même*.

Ajoutons le témoignage de Saint Thomas : Jésus usa le premier de ce Sacrement, pour en faire connaître toute la dignité à ses Apôtres, et leur en inspirer la plus haute estime.

Quand nous lisons dans l'Evangile que le Fils de Dieu prit le pain et le Calice, il ne faut pas croire, avec quelques-uns, qu'Il les prit seulement entre ses mains, car il les prit comme il les donna aux autres. c'est-à-dire qu'il mangea son corps et but son sang, ayant coutume d'observer ce qu'il prescrivait aux autres.

Approchez donc, dit Saint Ambroise, du Festin splendide de l'Eglise : vous y aurez la plus noble des compagnies, car Jésus y est votre convive, aussi bien que votre aliment.

Grâce à Lui, le Ciel vit une communion digne de son divin auteur : ce que Marie n'eût pu lui donner dans son ineffable pureté Il se le donna en se recevant Lui-même, c'est-à-dire l'honneur et la louange qui conviennent réellement à l'immensité d'un pareil bienfait...

II. COMMUNION DE JUDAS.

Judas est du petit nombre de ceux que Jésus avait admis dans son intimité. Pendant trois ans, il a été témoin de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, honoré par Lui des plus rares faveurs et comblé de toutes sortes de biens ; et cependant, tout aimé, privilégié qu'il a été, il ne sait que répondre à l'amour que par une haine profonde, aveugle, implacable, et il choisit, pour montrer toute la dureté de son coeur, l'heure où Jésus lui révèle

toute la tendresse du sien. Et que fait-il? Il trahit... il vend le meilleur des Maîtres! il le vend trente deniers, prix ordinaire des esclaves; prêt à le vendre, s'il le fallait pour satisfaire sa passion, à un moindre prix...

Voilà le cas qu'on fait d'un Dieu, quand on a perdu sa grâce!

Ne perdons pas de vue l'apôtre perfide dont Satan a déjà envahi l'âme. Tandis que Pierre, tout confus de l'insistance du Sauveur qui veut lui laver les pieds, se dérobe à ses poursuites, ne pouvant souffrir qu'il lui rende cet humiliant service, Judas, lui, le laisse froidement abaisser ses mains divines jusqu'à lui! C'est en vain qu'à voix basse Jésus lui déclare son abominable projet, qu'il le presse intérieurement, pour l'exciter au repentir, son coeur demeure insensible, et son endurcissement arrache au divin Maître cette parole: "*Mieux vaudrait pour lui n'être jamais né!*" Et c'est dans ces dispositions vraiment déicides que Judas reçoit le Pain sacré qu'il profane et qu'il souille...

Mais voyez la conséquence de cet horrible sacrilège. Le voilà déjà au jardin de Gethsémani où Jésus s'est retiré avec trois de ses disciples.—Il s'avance à la faveur des ténèbres, et saluant Jésus du nom de Maître: "*Ave Rabbi!*" il lui donne le baiser le plus cruel qui fut jamais.

"Pauvre ami, dit Jésus à son oreille, pourquoi es-tu venu ici? *Amice, ad quid venisti?*... Judas, c'est donc ainsi que tu trahis le Fils de l'homme?"

Et le forfait est consommé; et Jésus est entre les mains de ses ennemis!...

Quelle blessure pour le coeur du Divin Maître!

Que Dieu nous garde d'un pareil malheur!

III. COMMUNION DES APOTRES.

Sans doute, Jésus va trouver une compensation au crime de Judas dans l'amour et la fidélité des autres Apôtres, car ils sont en état de grâce. "Vous êtes purs", leur dit-il, "*Vos mundi estis*", et ils ne vont nullement déshonorer leur sacerdoce, ni souiller leur première communion: Ils paraissent comprendre la solennelle action de leur Maître. Qu'il s'en faut pourtant qu'il en soit ainsi! Qu'il s'en faut que, de leur part, Jésus ait reçu les consolations que certes, il avait bien le droit d'espérer! Ils n'ont su conserver longtemps le souvenir du bienfait reçu!

Les voilà en effet, après la Cène, se disputant misérablement la première place, et se laissant dominer par des pensées mesquines de jalousie et d'ambition. Est-il étonnant dès lors que cette première communion n'eût pas produit l'effet qui devrait en être naturellement le fruit? Voyons-les au moment où Jésus est saisi par ses ennemis, prendre honteusement la fuite. Et parmi eux, Pierre, le chef du collège apostolique, dont les protestations paraissaient si sincères et si fermes, en vient au point de renier trois fois cet aimable Sauveur!...

Quel exemple! et pourquoi sommes-nous obligés de reconnaître que telle est la communion d'un trop grand nombre de chrétiens qui, se contentant de l'état de grâce, n'apportent à ce grand acte ni la foi, ni la ferveur suffisante, et chez lesquels l'impression produite ne tarde pas à disparaître.

Oh! de grâce, comprenons mieux la volonté du Maître qui demande à celui qui reçoit sa chair et son Sang, de vivre de sa propre vie, et ne persistons plus à frustrer l'Eucharistie de son effet essentiel.

IV. LA COMMUNION DE SAINT JEAN.

Il est une Communion qui devrait nous servir de modèle, celle du disciple bien-aimé. Lui, Jean, ne se mêle pas à ces discussions de préséance: Il reste silencieux, recueilli, anéanti sur la poitrine de Jésus. Là, éclairé, réchauffé au contact de ce Coeur divin, il sent tout le prix du Don qui vient de lui être fait, et la nécessité d'y répondre par le don total de lui-même.

Un instant, il est vrai, au jardin des oliviers, Jean s'abandonna à un funeste sommeil, au lieu de veiller auprès de son Maître: un instant, cédant à la peur et à la faiblesse, il s'en éloigne, comme les autres Apôtres; mais il ne tarde pas, éclairé par l'amour, à revenir à lui-même. Le voilà de nouveau sur les traces sanglantes de Jésus, et bientôt, il sera avec Lui sur le Calvaire, compatissant à son martyre; et Notre Seigneur, en retour de sa fidélité, daignera lui confier sa Mère, qui l'adoptera pour remplacer son Fils qui s'en va.

Imitons Saint Jean. Après avoir communiqué, profitons de la présence de Dieu en nous, pour converser intimement avec Lui. Prolongeons notre action de grâces, en nous appliquant à conserver les admirables accroissements de vie divine dont notre âme s'est enrichie au banquet eucharistique, et que notre vie transformée par l'aliment céleste, en soit la conclusion pratique et le glorieux prolongement.



AMOUR DES PAUVRES

S. Laurent montre à l'Empereur Valérien les trésors de l'Eglise.

La Bienheureuse Emilienne de Cerchis

Tertiaire de Saint-François

La bienheureuse Emilienne, de la noble famille des Cerchis, naquit à Florence en 1219. Dès sa plus tendre jeunesse, on remarqua en elle un attrait spécial pour la vertu, en particulier pour l'humilité et l'abnégation qu'elle pratiqua toujours d'une manière héroïque.

Mariée à l'âge de seize ans, par obéissance, elle veilla soigneusement à ne pas laisser distraire son esprit par les vains plaisirs du monde. Elle demeura toujours fidèle à ses exercices de piété et de charité. Souvent on la voyait se priver de ses repas pour donner à manger aux pauvres. Ceux-ci savaient qu'ils seraient toujours bien accueillis s'ils recouraient à Emilienne. A vingt et un ans elle devenait veuve.

Son père chercha, il est vrai, à l'engager de nouveau dans les liens du mariage, mais la résolution d'Emilienne était prise: "J'ai déjà choisi un autre époux", répondait-elle. Et elle déclarait qu'elle était prête à se jeter dans les flammes plutôt que de consentir à de secondes noces.

Devant une telle résolution, le père d'Emilienne n'insista pas; mais il voulut se venger. Il retira à sa fille

toute la dot qu'il lui avait constituée au moment de son mariage et ne lui laissa que ce qui lui était strictement nécessaire pour sa subsistance.

Dénuée de toutes ressources, notre bienheureuse se vit obligée de restreindre ses aumônes. En même temps, ce père dénaturé lui assigna comme logement une cellule étroite et retirée dans la tour du château.

Un jour il lui sembla entendre la voix de Dieu qui l'appelait à la vie religieuse. Mais ses pieux désirs ne purent se réaliser : au moins voulut-elle se faire recevoir du Tiers-Ordre de Saint-François.

A partir de ce moment, elle n'eut plus de commerce avec le monde ; toute sa conversation fut dans le ciel, avec le Dieu de nos tabernacles. En dehors de ces célestes entretiens, les seules conversations qu'elle se permit n'avaient trait qu'aux affaires de son âme et aux oeuvres de charité envers les pauvres, qui la considéraient comme leur mère et dont elle se regardait comme la servante.

Elle ne sortait de sa cellule que pour se rendre chaque matin à l'église voisine où elle assistait au saint sacrifice et au chant de l'office. De retour à la maison, la noble veuve consacrait tout le temps que lui laissait libre le soin des pauvres à la confection des vêtements sacerdotaux, des parements d'autel ou d'autres ornements liturgiques. D'ailleurs le régime qu'elle s'était prescrit étant limité au strict nécessaire, de la modicité de son revenu elle tirait des ressources abondantes à l'honneur du culte divin.

Avec quelle joie elle contribuait de ses deniers à l'acquisition des calices, des missels et de tous les objets destinés au saint sacrifice ! Cette générosité était toute surnaturelle, elle ne la faisait jamais par quelque motif humain, mais uniquement par compassion et amour pour le Dieu caché sous les voiles eucharistiques.

Une fois, on vint lui demander un peu de farine pour faire des pains d'autel. Toute joyeuse, et par un respect délicat pour le Corps du Sauveur, elle passa au tamis huit mesures de belle farine, et, ayant recueilli la fine fleur, elle la donna au sacristain.

Toutes les joies d'Emilienne en ce monde se concentraient sur la communion. Il est vrai que son confesseur ne la lui avait permise que le samedi de chaque semaine, en l'honneur de la très sainte Vierge, pour laquelle notre bienheureuse avait une dévotion toute spéciale. Mais cette relative rareté était compensée par les industries que lui dictait sa ferveur. Elle s'y préparait par **une confession** exacte de ses fautes et passait en prières toute la nuit qui précédait la communion. Sachant bien qu'on n'obtient jamais tant du Fils qu'en se servant de la médiation de la Mère, elle suppliait l'auguste Vierge de la préparer elle-même. Son recueillement alors était si profond qu'elle ne consentait point à rompre le silence, fût-ce même pour s'entretenir du bon Maître avec quelques fidèles compagnes.

Aussi avait-elle recommandé à celle qui l'accompagnait le matin à l'église de ne point lui parler les jours de communion : "Dieu, disait-elle, aime à se communiquer, mais il cherche des âmes bien pures. Ma soeur, ne me distrayez donc point par des paroles. Je ne connais pas de meilleure préparation que le silence à offrir au Créateur quand on se dispose à le recevoir : car, dût-on se prosterner la face contre terre pendant de longues heures et faire toutes sortes d'autres bonnes oeuvres, ce serait trop peu pour marquer le respect que nous devons au Très Saint Sacrement dans la communion. Honorons-le du moins par notre silence."

Après avoir reçu le Corps de son Sauveur, Emilienne demeurait abimée dans les sentiments les plus vifs de la foi et de la reconnaissance ; puis, ayant satisfait au devoir de l'action de grâces, elle se hâtait de revenir à son humble cellule où, loin de se livrer à ses occupations habituelles, elle prolongeait pendant un temps considérable les transports de son amour.

Une existence aussi appliquée consuma insensiblement ses forces : l'amour rompit enfin les attaches qui retenaient son âme à son corps. Elle mourut à vingt-sept ans, huit jours avant la Pentecôte de l'an 1246, un samedi, comme elle l'avait désiré, à l'heure où elle s'unissait sacramentellement à son Dieu dans la communion.

Tantum ergo

à 2 voix égales.

Andante

CH. DE KEYSER, S. S. S.

Tan-tum er - go Sa - cra - men - tum

ve - ne - re - mur cer - nu - i

ve - ne - re - mur cer - nu - i

mf

Et an - ti - quum do - cu - men - tum

cresc.

no - vo ce - dat ri - tu - i

più largo

Præ-stet fi - des sup - ple men - tum

sen - su - um de - fe - ctu - i

f *allarg.*

Præ-stet fi - des sup - ple - men - tum sen - su -
 um de - ic - tu - i A - men A - men

Les Bienfaits de la Communion précoce.

Si l'enfant communie dès l'âge de sept ans, Dieu s'emparera de tout son être, protégera son innocence ; lorsque s'éveilleront les passions, lorsque les premières occasions du mal s'offriront à lui, quand ses défauts natifs menaceront de grandir, l'enfant ne sera pas seul à combattre. Jésus-Eucharistie habitera en lui, car il fait ses délices d'habiter les coeurs purs ; Jésus-Eucharistie luttera avec lui, triomphera avec lui.

Et ce ne sera pas jusqu'à douze ans une seule communion, quatre, cinq communions. Si le désir du Pape est obéi, ou plutôt si les invitations de Jésus-Eucharistie sont entendues et acceptées, ce seront des communions nombreuses, fréquentes, parfois quotidiennes. Et alors, qui dira de quels trésors s'emplit cette âme, quelles provisions de grâces, de force, de sainteté elle amasse en vue de l'avenir !



"Laissez venir à Moi les petits enfants."

Jésus ne fera pas que protéger, enrichir cette âme d'enfant ; mais son image et son souvenir s'imprimeront si profondément en elle que plus rien désormais ne saurait les effacer. Et voilà un enfant attaché pour jamais à la foi

chrétienne. Cette foi pourra subir des éclipses; tôt ou tard elle reflleurira.

Viennent les occasions dangereuses, surgissent les tentations, — tant de périls guettent sa fragile innocence! — cet enfant est désemparé, livré à ses seules ressources, à sa faiblesse originelle. Le péché déflore son âme; sans doute, il peut se repentir, se bien confesser; mais une première communion faite par des enfants déjà gâtés, ne sera-t-elle pas le plus souvent stérile en résultats? Faite sans goût, sans joie, quelquefois avec crainte, ne laissera-t-elle pas un souvenir plutôt pénible? Cette première communion n'est-elle pas, dans les villes surtout, souvent la dernière? Jésus était resté un étranger pour ces jeunes âmes: à présent, c'est trop tard! Le démon, le premier, en a pris possession. Quelle affliction et quelle humiliation pour le Dieu de l'Eucharistie! Jésus appelle à lui ces enfants: Laissez venir à moi les tout petits, répète-t-il à travers les siècles. Et ces petits enfants, on les tient éloignés de lui: on les lui offre, hélas! lorsque souvent déjà, ils ont été blessés par le péché!

Si l'enfant ne communique qu'à onze, douze ans, le voilà privé de toutes les communions qu'il eût pu faire pendant quatre, cinq ans, privé par conséquent de toutes les grâces eucharistiques que Notre-Seigneur voulait lui prodiguer, privé des plus précieux secours surnaturels.

On ne remarque pas assez que les pays catholiques restés fidèles à la pratique de la communion pour les petits enfants, l'Italie et l'Espagne, sont demeurés et demeurent encore les pays les plus croyants.

Béni soit le Pontife hardi qui rend au Christ les enfants qu'il aime toujours de prédilection!

Quelle cruauté pour ces enfants, quelle injure pour Notre-Seigneur!

Un pieux écrivain démontre par un simple rapprochement le bienfait de la première communion dès l'âge de raison: "Que l'on compare, écrit-il, la première communion de onze ans avec la série des communions échelonnées sur les années qui séparent sept ans de onze ans: chacune de ces communions nourrit lentement l'âme du divin. Sans opérer une conversion subite, qui ressem-

blerait à une guérison miraculeuse, l'ensemble cause un progrès continu, une croissance constante qui développe normalement les énergies surnaturelles, comme une sainte alimentation augmente jour par jour la vigueur physique. Quand votre enfant atteindra l'âge où il eût autrefois communiqué pour la première fois, il sera, je ne dis pas parfait, certes, mais formé pour la lutte qu'exige la vertu."

Mgr GIEURE.



Ite ad Joseph



Le 19 de ce mois, nous célébrerons la fête du glorieux Protecteur de l'enfance de Jésus, du très chaste époux de Marie, du patron de l'Eglise universelle et de notre bien-aimé Pape Pie X.

Au début de ce mois béni, nous redisons donc à tous nos lecteurs la confiante parole que Marie elle-même dit souvent sur la terre à Jésus : *Ite ad Joseph* ; mon fils allez à Joseph.

Oui, allons tous à Joseph. Qu'il s'agisse d'une victoire à remporter sur nos passions, du progrès de notre âme dans la vertu, du succès d'une affaire temporelle, de la guérison ou de la conversion d'une personne qui nous est chère, allons à Joseph. Car Joseph au ciel jouit d'une puissance absolue, et nul mortel, après Marie, ne peut nous secourir à l'égal du Père nourricier de Jésus. Appor-

tons-en un témoignage frappant : il servira de commentaire éloquent à notre appel.

Le train de Mayence roulait à toute vapeur dans la direction de Cologne. C'était par une belle journée de mars et la veille même de la fête de saint Joseph.

Dans un coupé était assis deux voyageurs : un prêtre et un marchand. Sans s'inquiéter l'un de l'autre ils considéraient avec intérêt le délicieux paysage qui se déroulait sous leurs yeux, et ils contemplaient silencieusement les rives si pittoresques du Rhin.

On venait de passer Bonn.

Le prêtre prit alors son bréviaire et il se mettait en devoir de dire son office, lorsque son attention fut attirée sur son voisin. Assis en face de lui, le commerçant joignait les mains et semblait lui aussi vouloir prier. Le prêtre le regarda, hésita un instant, puis à la vue de sa piété, il s'enhardit et demanda :

“ — Êtes-vous catholique, Monsieur ?

“ — Oui, M. l'abbé.”

Et d'un air amical, il ajouta :

“ — Je voudrais aujourd'hui me retrouver auprès des miens. Bien que nous soyons au commencement de la saison des ventes, et qu'un marchand n'aime guère à interrompre ses voyages, je veux être à la maison pour la fête de saint Joseph.

“ — Ah ! de fait, c'est demain la fête de saint Joseph. C'est peut-être votre patron ?

“ — Non, Monsieur, je ne m'appelle pas Joseph ; mais ma femme s'appelle Joséphine, et, à ce titre, ce jour m'est cher ; il me l'est bien davantage pour un autre motif.”

Le négociant se tut et parut en proie à une vive émotion. Une larme même brilla dans ses yeux. Le prêtre, un peu intrigué, se hasarda à conclure :

“ — Vous êtes certainement un serviteur reconnaissant du grand saint Joseph !

“ — Oh ! sans nul doute, M. l'Abbé ; mais seulement

depuis quelques années. Autrefois, je ne l'honorais pas du tout."

Il se tut de nouveau. Son compagnon l'imita ; il ne voulait pas aller plus loin et forcer la confiance de son interlocuteur. il y eut donc quelques instants de silence mutuel. Cependant le négociant paraissait rêveur, préoccupé, comme un homme qui se consulte intérieurement. A la fin, il rompit lui-même le silence, et s'adressant à son compagnon de voyage :



“ Monsieur, vous êtes prêtre ; à vous donc je veux tout dire à la gloire de saint Joseph ; vous pourrez publier la chose, même en chaire.”

II

Mon éducation, d'abord foncièrement catholique, laissa beaucoup à désirer dans la suite. Ma bonne mère mourut ; mon père, homme du monde, ne s'occupa guère de mon éducation. Je devins ce que deviennent tant de jeunes gens de nos jours, indifférent, irréligieux ; bientôt j'abandonnai tous mes devoirs de chrétien, je ne pensai plus à Dieu.

Mais Dieu ne m'abandonna pas ; je crois que ma sainte mère priait pour moi dans le ciel. Je devins commerçant et Dieu bénit toutes mes entreprises. J'épousai celle qui fait le bonheur de ma vie et que le bon Dieu avait choisie pour moi dans sa miséricorde. Joséphine était si bonne, si pieuse, qu'elle ne m'eût jamais épousé si elle m'avait bien connu. Mais moi, je simulai des sentiments religieux que je n'avais pas dans l'âme ; j'eus le triste courage de jouer une honteuse comédie. Le mariage eut donc lieu.

Peu de temps après notre mariage, je jetai le masque ! Ma pauvre femme faillit en mourir de douleur. Elle pria, elle supplia ; ce fut en vain. Je l'aimais et pourtant j'avais le triste courage de me moquer d'elle tout haut, lorsque je la voyais faire ses dévotions, le soir, devant un petit autel de saint Joseph ou de la sainte Vierge.

Un jour, il y a de cela cinq ans, je lui avais fait pour sa fête, le 18 mars, un riche présent. Elle l'accepte en me remerciant cordialement, mais elle ajoute ensuite d'une voix hésitante :

“ Il y a un autre présent qui, seul, me rendrait heureuse.

“ — Ce serait ?...

“ — Ton âme, mon cher ami.”

Et là-dessus, sa voix fut étouffée par des sanglots. Je m'efforçais de la consoler mais inutilement ; elle ne cessait de pleurer.

“ — Demande-moi ce que tu voudras, lui dis-je assez ému, je te promets de le faire.

“ — Alors, viens ce soir avec moi à l'église. Il y aura un sermon et un salut.

“ — Si c'est là tout ce que tu veux, ma chère amie, tu peux sécher tes larmes ; je t'accompagnerai.”

J'allai donc à l'église avec ma femme.

L'Eglise était pleine de fidèles. Le prêtre monte en chaire, et quoiqu'il parlât très bien, me laissa pourtant assez froid et indifférent. Une seule chose me frappa

dans son sermon. Le prédicateur encore jeune avait dit, avec l'accent d'une ardente conviction, que jamais personne n'avait invoqué saint Joseph sans ressentir sa puissante protection, et, conclut-il, "j'en ai la ferme confiance, même un incrédule, qui se trouvât dans le danger et qui invoquât saint Joseph, ce grand saint viendrait à son secours."

En sortant de l'église, ma femme me dit :

"Mon cher ami tu es si souvent en voyage ! Promets-moi que dans tes courses et surtout dans les moments de danger tu feras toujours cette prière : Saint Joseph, priez pour moi ! Saint Joseph, secourez-moi !"

"— Certainement, je te le promets volontiers, cela n'est pas difficile."

Peu de temps après, je voyageais sur cette route où nous sommes maintenant. Je retournais à Cologne. Dans notre compartiment, nous étions sept personnes : il n'y avait que la place située en face de moi qui fût vide. Nous étions aussi à peu près à l'endroit où nous voyageons à cette heure, lorsque le sifflet de la locomotive fit entendre le signal d'alarme ; puis, presque aussitôt un choc, un craquement.

"Saint Joseph, secourez-moi !" m'écriai-je, et je sautai de mon siège.

Tout cela avait été l'affaire d'un instant. Les cadavres de mes sept compagnons gisaient à terre, horriblement fracassés, au milieu des débris de wagon ; moi seul, j'étais sorti par miracle, sans autre mal que de légères contusions.

Depuis ce jour, M. l'abbé, je suis redevenu catholique pour tout de bon, et chaque année, le 19 mars, c'est moi qui orne de fleurs et de lumières l'autel de saint Joseph ; je m'y agenouille avec ma femme et mes enfants, et je redis avec une reconnaissance que le temps n'affaiblit pas et qu'il n'affaiblira jamais, cette prière qui m'a sauvé.

Saint Joseph, priez pour moi ; saint Joseph, secourez-moi !"



❧ MERCI ❧

à nos dévoués zélateurs et zélatrices

L'appel que nous vous avons adressé a produit jusqu'ici plus d'un millier d'adhésions nouvelles et ce bon mouvement en faveur de la diffusion du *Petit Messenger* ne paraît pas se ralentir. Aussi espérons-nous atteindre le nombre projeté, grâce aux généreux efforts que vous voudrez bien faire encore en sa faveur. Le *Petit Messenger* est heureux de répondre aux invitations qu'on lui adresse d'aller, dans toutes les parties du Canada et des États-Unis, prêcher le Dieu caché du Sacrement. Mais ce prédicateur est infatigable et ne croit jamais avoir terminé sa tâche.

Il remercie du fond du coeur ses dévoués amis qui le secondent si bien ; les pasteurs qui l'accueillent avec tant de bienveillance dans leurs paroisses ; les zélateurs et zélatrices qui lui offrent des listes d'abonnements anciens et nouveaux toujours grossissantes ; les simples abonnés qui ont travaillé eux aussi à trouver au moins quelques noms. Ceux qui ne se sont pas encore joints à ce beau mouvement de propagande, sont invités à le faire. Nous avons espoir qu'ils se sentiront gagnés à leur tour par la flamme eucharistique : ils voudront, eux aussi, tenter un effort, offrir un sacrifice au Dieu qui leur donne tout au Sacrement.

A ces zélateurs de demain et à tous nos collaborateurs actuels, nous disons : merci, et nous leur souhaitons les grâces privilégiées de ce divin Bienfaiteur de l'Hostie qui ne se laissera pas vaincre en générosité, toutes les faveurs spirituelles et temporelles dont Il est la source inépuisable.

.....SOMMAIRE.....

Pensée Dominante ; Invoquer et imiter S. Joseph dans nos adorations et dans nos communions. — Une communion en Océanie. — Le pain de chaque jour. — L'Adoration Nocturne. — Notre Gravure. — Sujet d'adoration : Les quatre communion du Cénacle. — La B. Emilienne de Cerchis. — Tantum Ergo (*musique*) — Les bienfaits de la communion précoce. — Ite ad Joseph. — Merci aux Zélateurs et Zélatrices.

Publié avec l'approbation de M^{gr} l'Archevêque de Montréal